

*Génolhac,*

*lundi 12 novembre 1945*

L'homme s'était glissé dans l'église depuis plus d'une heure. Il s'était assis en bout de rangée contre le mur et guettait par intermittence l'arrivée des cercueils. Cependant, il gardait le plus souvent possible les yeux baissés, rivés sur les dalles disjointes. Surtout, ne pas croiser le regard de ces personnes qui l'entouraient et qui, pour la plupart, le connaissaient bien. Ne pas se faire remarquer. Se noyer dans la masse. Il se replia sur lui-même, faisant un retour en arrière. Une émotion intense l'avait envahi au lendemain du carnage. Il avait alors mesuré la portée immense de son acte dont il n'avait pas initialement prévu les conséquences. Albert avait dit : « les jeunes seront repris et envoyés en Allemagne, comme les autres ». Mais les choses ne s'étaient pas passées ainsi. Ce n'était pas ce qui avait été prévu. Puis, il y avait eu l'arrestation de ces trois hommes, innocents des faits que les FTP leur reprochaient. Accusés à sa place, ils avaient payé de leur vie cette trahison. Oui, il le reconnaissait maintenant : en un sens, le mot trahison s'imposait. Mais il avait accompli cet acte pour la bonne cause. Il avait pensé plusieurs fois qu'il devrait se dénoncer pour chasser enfin cette masse lourde et visqueuse qui pesait sur sa conscience. La décision, il l'avait prise plusieurs fois mais au dernier moment le courage lui avait toujours manqué. Une agitation venue de l'entrée de l'église, avec ces bruits de chaises raclant le sol et ces dizaines de visages se retournant ensemble pour suivre l'arrivée du premier cercueil, interrompirent sa réflexion.

Antonin fut amené le premier puis ce fut au tour de Paul. Lorsque les croque-morts entreprirent de tirer le cercueil de Louis à l'extérieur du véhicule, le bois ripa sur la tôle avec un bruit qui, l'espace de quelques secondes, ressembla à un cri humain, aigu et désespéré qui glaça le sang de tous ceux qui se trouvaient à l'entour. Comme pour accompagner ce malaise, la pluie se mit alors à redoubler d'intensité. Mais personne n'y prêta attention. En ce moment précis, l'important était de se sentir vivre.

Enfin, les trois cercueils étaient réunis dans le chœur. Le père Charrières qui allait sur ses quatre-vingts ans avait revêtu la chasuble noire à parements argentés. Il commença sa messe par un cantique que toutes les personnes présentes connaissaient et entonnèrent avec une ferveur rarement égalée :

Je crois en toi, mon Dieu,

Je crois en toi,

Vivant, mystérieux,

Si près de moi.

Dans tous les désarrois

Tu garderas ma foi.  
Je crois en toi, mon Dieu,  
Je crois en toi.

L'homélie du vieux curé ne fut pas brillante mais elle fut apaisante et digne. Lorsqu'il monta en chaire, chacun vit qu'il était lui aussi très éprouvé par le drame. Louis, Paul et Antonin avaient été ses enfants de chœur trente ans plus tôt. Il les avait baptisés tous les trois, leur avait donné leur première communion, les avait mariés et avait baptisé leur enfant. Lorsqu'il prit la parole, sa voix était rauque et grave :

- De grands chercheurs et philosophes se sont souvent interrogés sur les raisons qui poussent l'homme vers Dieu. Est-ce par un désir profond de transcender sa vie, ou simplement est-ce par besoin d'éprouver une présence et une force rassurante devant les épreuves ou les difficultés que l'existence lui réserve ? En ce jour si triste, beaucoup d'entre nous se tourneront vers Lui par besoin. Besoin de réconfort. Besoin d'espoir. Aujourd'hui est un jour de deuil particulièrement douloureux ! Aujourd'hui est un jour de misère ! La détresse qui frappe nos trois familles et qui rejaillit sur nous tous, nous fait mesurer à quel point la vie peut être cruelle. Et comme Jésus, peu de temps avant sa mort sur la croix, beaucoup d'entre nous se demandent : pourquoi Dieu les a-t-il abandonnés ? Pourquoi Dieu nous a-t-il abandonnés ? C'est une question terrible ! Mais, nul ne peut y répondre. Cependant, cette détresse, aussi profonde qu'elle soit, ne doit pas nous faire oublier que Dieu existe et qu'il est là. Voyez la foule immense réunie dans notre église et sur la place des Ayres ! N'est-ce pas là le signe de sa présence parmi nous ? N'est-ce pas là ce signe du lien indéfectible qui, par Lui, unit ses créatures entre elles ?

Puis, il rappela en termes simples combien les trois hommes avaient contribué, chacun à son niveau, à la vie du village et combien ils avaient été respectés et aimés par leurs semblables. Leur souvenir resterait gravé à jamais dans le cœur de nombreuses personnes et cela devait donner une grande force aux membres de leurs familles. Leur disparition bien qu'injuste devait rappeler à chacun qu'il ne pouvait que se soumettre, humblement, aux lois du seigneur.

Marie serrait des mains depuis plus de trente minutes. Chaque nouvel arrivant se penchait et l'embrassait avec affection et chaleur, ou la saluait avec déférence et respect. Elle connaissait toutes ces personnes, et leur compassion, ainsi que le réconfort qu'elles souhaitaient manifestement lui apporter, réchauffaient son cœur malgré le chagrin qui ne la lâchait pas. Elle venait de remercier la boulangère Madame Charon, lorsqu'elle se trouva face à trois personnes qu'elle n'avait encore jamais vues. Il y avait une femme qui devait avoir soixante-dix ans et un jeune couple. Ils étaient vêtus de noir tous les trois et

ils étaient très bruns. «Ce sont assurément des Gitans», pensa-t-elle immédiatement. Mais elle fut surprise car, sur leur visage, elle lut une peine réelle. La jeune femme et le jeune homme surtout avaient tous les deux les larmes aux yeux. Devant l'expression d'étonnement que le visage de Marie avait dû refléter en les voyant, la femme âgée prit ses deux mains dans les siennes :

- Mon petit fils, sa femme et moi, nous n'avons jamais oublié ce que ton mari a fait pour nous, une nuit l'année dernière. Il a sauvé la femme de mon petit fils et son enfant. Sans lui, ils seraient morts tous les deux. Il est toujours dans nos cœurs. Dès que nous avons su, nous sommes venus. Nous avons prié pour lui et nous tenions à te serrer la main et à te dire toute notre peine. Tu as une belle petite fille. Prends bien soin d'elle. Vous serez toujours dans nos cœurs.

Et ils étaient repartis tous les trois, dignement, sans se retourner. Marie n'avait pas eu le temps de leur dire le moindre mot...

Quelques jours s'étaient écoulés depuis les obsèques et Élise était toujours aussi révoltée. Elle ne pouvait se résoudre à la perte des deux hommes qu'elle avait aimés. Elle entreprit de nouvelles démarches auprès des gendarmes, du maire, de certains habitants du village en qui elle avait toute confiance et à qui elle pouvait poser des questions. Le maire qui avait une grande estime pour Louis avait fait son possible pour essayer de satisfaire le besoin légitime des trois jeunes femmes d'obtenir des informations sur les raisons qui avaient conduit à l'arrestation de leurs maris et à leur assassinat. Mais rien de nouveau ne filtra de ces entretiens. Il avait aussi été le dernier rempart devant l'obstination de certains à vouloir venger les trois hommes. Il avait dû calmer les esprits. À plusieurs reprises, il avait rappelé à l'ordre ceux qui voulaient en finir avec le Barret, le Cabu, Laforgue et même le garde champêtre.

- Nous n'allons pas nous comporter comme les FTP ! Nous n'allons pas nous baser sur l'arbitraire ou des suppositions pour les condamner ! avait-il lancé à maintes reprises.

De fait, les quatre suspects avaient été entendus par les gendarmes. Ils avaient été interrogés sans relâche pendant des jours et des jours, mais rien n'avait filtré. Rien n'avait pu être prouvé contre eux.

Ainsi, après des mois et des mois d'une quête continuelle, on en était toujours au même point. Les deux clans qui s'étaient formés dans le village, au lendemain des arrestations, restaient face à face, campant obstinément sur leur position. Pour les uns, les trois hommes étaient coupables et justice était faite. Pour les autres, une question allait rester sans réponse.

Qui avait trahi l'opération Chaparral ?